

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

TROISIEME PARTIE

LE FILS

La Marseillaise vint recevoir une pièce de cinq francs et donna la monnaie.

Lartigues et Verdier quittèrent leur tonnelle de l'air le plus calme.

— Bonne affaire ! murmura Galoubet à demi-voix. Ils s'en vont !...

— Qui ça ? demanda Sylvain Cornu.

— Les deux particuliers qui étaient là...

— Eh bien ! qu'est-ce que ça peut nous faire ?

— Ça peut nous faire beaucoup si c'est ceux que je crois.

Ce dialogue haché, dont il n'entendait que quelques mots, surexcita la curiosité du Cabusson.

— Quoi donc ? Quoi donc ? s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ? De qui parlez-vous ?

— Nous ne parlons de personne, mon brave, et il n'y a rien... répliqua Galoubet en jetant trois pièces de vingt sous sur la table.

Puis, sans attendre la monnaie, il gagna rapidement le chemin de halage avec Sylvain Cornu.

Les deux promeneurs suspects étaient déjà à cent pas de la maison du marchand de vin.

Maintenant, ils marchaient vite.

— M'expliqueras-tu ?... commença Sylvain Cornu.

— Je suis certain que l'un des deux est le faux curé !... Je l'ai reconnu à la voix... Il m'a reconnu au visage... tu as vu, ils ont filé...

— Si tu en es certain, il faut courir après, les rejoindre, les arrêter, crier à l'aide, et les maintenir jusqu'à l'arrivée de la patronne...

Galoubet se grattait l'oreille.

— C'est que je ne suis pas tout à fait assez sûr pour faire un éclat et nous flanquer sur les reins une arrestation arbitraire... Cependant il me semble ne point me tromper... Vois-tu comme ils dépêchent pour gagner sur nous.

— Nous ne risquons rien de les filer...

Après cinq minutes de filage silencieux Galoubet poussa une exclamation de joie.

— V'là la patronne, dit-il.

On voyait, en effet, poindre au loin la silhouette de la policière portant sa hotte, et qui était au moment de se croiser avec Verdier et Lartigues.

— Elle les reconnaîtra, c'est positif... continua Galoubet... Elle va nous appeler... Apprétons nos jambes.

— Les miennes sont prêtes, répliqua Sylvain Cornu. Mais j'ai dans ma folle idée que nous n'en aurons pas besoin.

— Pourquoi ?

— Regarde... La patronne les croise... Elle les regarde... Elle continue son chemin... Donc elle ne les a pas reconnus... Si le nommé Pierre Lartigues, surnommé le Frisé, était un de ces deux-là, elle ne l'aurait pas laissé passer comme ça sans lui dire un mot...

— C'est égal... Faut la prévenir de ce que je crois...

— Parbleu !

Et les deux hommes marchèrent vivement à la rencontre de Mme Rosier.

Lartigues et Verdier venaient de disparaître au coude que forme le chemin de halage en arrivant au bras de la Marne faisant mouvoir le moulin de Port-Oréteil.

Galoubet et Sylvain Cornu coururent à la policière.

— Qu'y a-t-il ? demanda celle-ci, surprise de l'impétueuse allure de ses acolytes.

— Deux hommes viennent de se croiser avec vous... fit Galoubet d'une voix essouffée.

— Oui.

— Vous les avez regardés !

— Parfaitement...

— Mais vous ne les avez pas reconnus ?

— Non... Je les connaissais donc ?

XIV

Galoubet reprit haleine et continua.

— Avez-vous fait attention au plus petit ?

— Celui qui porte des lunettes ? demanda Mme Rosier.

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien ! celui-là doit être le faux curé, et son compagnon pourrait bien être le nommé Pierre Lartigues...

Aimée Joubert pâlit.

— Lartigues ! répéta-t-elle. Misère de moi ! Ce serait Lartigues ! J'aurais croisé Lartigues sans le reconnaître ! C'est impossible ! Vous avez la berlue ! Vous êtes fous ! Le désir de vous distinguer par un coup d'éclat vous tourne la tête et vous fait voir Lartigues partout !

— Je n'ose rien affirmer... murmura Galoubet du ton le plus humble. J'ai dit qu'il me semblait, voilà tout... Je crois cependant qu'il serait prudent de filer ces deux particuliers.

— En cela vous avez raison... Que l'un de vous coure sur leurs traces.

— J'y vais et je ne les perdrai pas de vue, s'écria Galoubet.

Il s'élança.

Mais après avoir fait tout au plus dix pas, il s'arrêta court.

— Trop tard ! reprit-il avec découragement. Ils passent de l'autre côté !

En même temps il montrait une barque qui avait traversé la moitié de la largeur de la Marne.

— Ils vont sans doute gagner le chemin de fer ! dit Mme Rosier. Il faut les suivre à distance.

— En prenant beaucoup de précautions, ajouta Galoubet, car si l'homme aux lunettes est le faux curé, il doit m'avoir reconnu et ils sont sur leurs gardes.

— Dans tous les cas, traversons la rivière au plus vite... commanda la policière. Trouvez un bateau ! Si Galoubet ne s'est pas trompé, et si nous arrivons à la gare avant le train, ils sont à nous pieds et poings liés !...

— Cabusson a des canots ! s'écria Sylvain Cornu. Je vais en chercher un.

Et il reprit à toute vitesse le chemin du cabaret.

Le Marseillais, fatigué d'avoir bu beaucoup et beaucoup parlé, dormait la face sur une table.

Sylvain s'adressa à la patronne, qui cherchait vainement à réveiller son mari en le secouant par les épaules.

— Une paires de rames, madame ! lui dit-il, je prends un de vos bateaux, je vous paierai pour la location le prix que vous voudrez.

Mme Cabusson répondit :

— Les rames et les gaffes sont dans le coin du jardin, sous le petit hangar... Quant à X bateaux, ils ne

sont point cadennassés... choisissez celui qui vous conviendra...

— Merci, madame...

Sylvain Cornu prit deux rames et courut à l'endroit où les embarcations étaient amarrées.

Mme Rosier et Galoubet s'y trouvaient déjà, suivant des yeux la barque qui emmenait Lartigues et Verdier sur l'autre rive.

Cette barque s'engageait dans un des petits bras de la Marne qui, passant entre deux îles, allait droit au chemin conduisant à la gare.

— Ils vont aborder ! s'écria la policière. Embarquons vite !

Et elle sauta dans le canot où Sylvain Cornu, ses avirons à la main, la suivit ainsi que Galoubet.

Ce dernier détacha l'amarre ; en d'autres termes il détortilla la corde nouée négligemment autour d'un piquet enfoncé dans le terrain de la berge, et il poussa au large.

Sylvain savait ramer, mais dans l'endroit où il se trouvait la Marne, resserrée entre ses rives, avait un courant très fort.

Ce courant les entraînait en aval, malgré les efforts du canotier improvisé.

— Impossible de lutter ! dit Aimée Joubert. Nous allons à la dérive ! !

— C'est sans importance, pourvu que nous arrivions de l'autre côté... répliqua Sylvain Cornu. Une fois à terre, nous retrouverons un peu plus ou un peu moins loin le chemin de la gare.

Et il ramait toujours.

Les veines de son cou et de ses tempes se gonflaient.

Le bois des avirons craquait sous ses pesées.

Il se rapprochait de l'autre bord, mais le courant l'entraînait toujours.

En ce moment on entendit au loin les trépidations d'un convoi marchant à toute vapeur, et bientôt le sifflement de la machine annonça l'arrivée en gare.

— Le train ! voici le train !... fit Mme Rosier les dents serrées. Il va les emporter vers Paris, et nous ne saurons pas si Galoubet s'était trompé !...

— Non... répliqua Sylvain, ils arriveront trop tard pour prendre celui-ci... Force leur sera d'attendre l'autre...

— S'ils ont reconnu Galoubet, ils se garderont bien de l'attendre ! Nous allons perdre leur trace... Courage ! courage ! ! Encore un effort ! !

Sylvain Cornu se raidit et pesa sur ses rames avec un redoublement d'énergie.

Soudain un bruit sec retentit, et le rameur assis sur le banc de nage tomba brusquement à la renverse, la tête en bas, les jambes en haut.

Un des avirons venait de se briser à la hauteur du tolet.

La manœuvre devenait impossible.

— Ah ! décidément le diable est pour eux ! fit Aimée Joubert d'une voix sourde. Gagnons la rive... le courant nous emporte...

En effet, après avoir tourné sur lui-même au moment de la rupture de l'aviron, le bateau descendait rapidement la rivière.

Tandis que Sylvain, contusionné et étourdi, se relevait, Galoubet avait saisi la rame intacte, et cherchait à diriger l'embarcation vers une rive ou vers l'autre, mais il ne parvenait point à s'en rendre maître.

Le courant victorieux les emportait.

Déjà ils avaient dépassé la voûte du canal Saint-Maur et longeaient l'île du moulin.

La Marne, de plus en plus resserrée et par cela même redoublant d'impétuosité, les entraînait droit sur des rochers qui émergent près de l'embouchure du canal allant de Clarendon à Grenelle.

Mme Rosier vit le péril à travers la brume du crépuscule naissant.

— Nous allons nous briser... dit-elle à Galoubet qui répondit :

— Je me charge d'éviter les roches. Seulement, gare au remous !...

On arrivait aux récifs.

Galoubet, s'arc-boutant sur son aviron, fit tourner le bateau qui présenta sa pointe au courant, fila comme une flèche entre les roches formant une espèce de